

*La Criminologie à l'Épreuve de la Frontière : Immersion,
Stratégies d'Adaptation et Normes Pratiques à un Poste
Frontalier en République Démocratique du Congo*
[Criminology At The Test Of The Border: Immersion,
Adaptation Strategies And Practical Standards At A Border Post
In The Democratic Republic Of Congo]

Patrick MATADI GYLUNGU¹, Raoul KIENGE-KIENGE INTUDI², Joël NZAMPUNGU IMBOLE³

¹Université de Bandundu, République Démocratique du Congo
patrickmatadi3@gmail.com

²Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo
raoul.kienge@unikin.ac.cd

³Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo
Joel.nzampungu@unikin.ac.cd

Correspondant: Joël NZAMPUNGU IMBOLE, Joel.nzampungu@unikin.ac.cd



Résumé : Cet article analyse l'immersion audacieuse des chercheurs en criminologie dans un poste frontalier entre l'Angola et la République Démocratique du Congo, pour comprendre les pratiques locales de survie des douaniers et les normes pratiques de fonctionnement au quotidien d'un poste douanier, souvent en décalage avec la légalité étatique. A travers des stratégies d'immersion innovante comme la mobilisation alternante de l'identité du chercheur et d'étudiant, l'endossement du statut social d'intellectuel dans un milieu reculé et la stratégie du cuca (la consommation rituelle d'une boisson locale), les chercheurs accèdent aux coulisses des pratiques de contournement douanier. L'analyse révèle que la fraude douanière n'est pas vécue comme une déviance, mais comme une rationalité de survie légitimée par une absence d'infrastructures étatiques. L'article met en exergue un système de régulation hybride où l'agent de brigade douanière devient un chef coutumier médiateur et où le dialecte local sert de bouclier contre l'administration douanière. Il montre finalement comment un poste douanier fonctionne comme un laboratoire de la résilience sociale où l'étiquetage est inversé : le véritable déviant est celui qui applique la loi à la lettre, tandis que le fraudeur habile est célébré pour son ingéniosité tactique.

Mots-clés : Immersion, contournement douanier, stratégies de neutralisation, hybridation des normes, régulation informelle.

Abstract: This article analyzes the daring immersion of criminology researchers in a border post between Angola and the Democratic Republic of Congo, to understand the local practices of survival of customs officers and the practical standards of daily operation of a

¹ Patrick Matadi est assistant à la Faculté de Droit de l'Université de Bandundu et apprenant finaliste à l'école de criminologie de l'Université de Kinshasa (Option : criminologie économique et environnementale).

² Professeur Ordinaire à l'Université de Kinshasa, Raoul KIENGE-KIENGE INTUDI exerce les fonctions de Directeur de l'École de Criminologie.

³ Docteur en communication et doctorant en criminologie, Joël NZAMPUNGU IMBOLE est enseignant-chercheur à l'École de Criminologie de l'Université de Kinshasa.

customs post, often at odds with state legality. Through innovative immersion strategies such as the alternating mobilization of the identity of researcher and student, the endorsement of the social status of intellectual in a remote environment, and the *cuca* strategy (the ritual consumption of a local drink), researchers go behind the scenes of customs circumvention practices. The analysis reveals that customs fraud is not experienced as a deviance, but as a rationality of survival legitimized by a lack of state infrastructure. The article highlights a hybrid regulatory system where the customs officer becomes a customary chief mediator and where the local dialect serves as a shield against the customs administration. Finally, it shows how a customs post functions as a laboratory of social resilience where the labelling is reversed: the real deviant is the one who applies the law to the letter, while the skillful fraudster is celebrated for his tactical ingenuity.

Keywords: Immersion, customs circumvention, neutralization strategies, hybridization of standards, informal regulation.

Introduction

L'espace frontalier de Shamaziamu situé dans la province du Kwango, par-delà sa définition cartographique, s'impose d'emblée comme un laboratoire privilégié pour l'analyse des tensions entre la légalité étatique et la légitimité sociale. Si, pour l'administration centrale, la frontière est souvent perçue comme un « non-lieu » (un simple point de passage technique ou une ligne de démarcation rigide), elle constitue pour les populations locales un « haut-lieu » social, un espace de vie où se forment des identités et des stratégies de subsistance. Cette dualité s'inscrit dans le prolongement des travaux de Marc Augé (1992) sur les non-lieux, mais elle s'en détache par la densité des interactions qui s'y déploient.

A Shamaziamu, la frontière n'est pas un vide, mais un plein ; elle est le théâtre d'une confrontation permanente entre la norme juridique douanière, perçue comme exogène et punitive, et une norme sociale de survie dictée par l'enclavement et la précarité économique. Cette dynamique soulève une problématique centrale: comment l'écart persistant entre les exigences légales de l'Etat et les impératifs vitaux des acteurs frontaliers engendre-t-il un système de régulation hybride ?

A Shamaziamu, le contournement n'est pas une simple infraction, mais un mode de gestion des ressources. Pour comprendre ce phénomène, il convient de se référer à l'ancrage théorique de l'interactionnisme symbolique, et plus précisément aux travaux fondateurs de Howard Becker (1963). Pour ce dernier, « la déviance n'est pas une qualité intrinsèque de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application par les autres de règles et de sanctions à un « transgresseur » (p.44). Selon Nzampungu (2023, p.8) « Le déviant est celui à qui cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui que la collectivité étiquette comme tel ». Dans le contexte de Shamaziamu, cette perspective permet de déconstruire la figure du fraudeur pour y voir un acteur social naviguant dans un système de signes et de négociations.

Cette approche est complétée par la distinction fondamentale opérée par Edwin Lemert (1951) entre la déviance primaire et la déviance secondaire. Si la déviance primaire regroupe les actes de contournement douanier motivés par des besoins économiques immédiats (le passage de la bière *Cuca* ou de marchandises de première nécessité), la déviance secondaire survient lorsque l'individu commence à organiser sa vie et son identité autour de cette pratique, souvent en réaction à la stigmatisation ou à la pression des agents de contrôle.

A Shamaziamu, la réaction sociale n'est pas uniquement répressive ; elle est aussi adaptative. Le dialogue entre les auteurs met en lumière une « négociation de la déviance » où l'agent douanier et le transporteur co-construisent une norme locale, rendant la pratique de contournement presque invisible car socialement intégrée.

La littérature scientifique sur les zones frontalières en Afrique subsaharienne, notamment les travaux de Janet Roitman (2005) sur la « garnison-entrepôt », souligne que la régulation informelle n'est pas une absence d'ordre, mais une autre forme d'ordre. Roitman montre comment les acteurs transfrontaliers produisent de la valeur en exploitant les différentiels de prix et de législation, transformant l'acte de contournement en une compétence sociale valorisée.

L'objectif de cette étude est donc de documenter ces réalités en s'immergeant dans le quotidien de ce poste frontalier pour saisir les subtilités de cette « criminalité de survie ». Il s'agit de comprendre comment les acteurs locaux neutralisent la portée morale de l'infraction douanière. Pour ce faire, la démarche méthodologique adoptée est de nature qualitative et ethnographique. L'immersion prolongée a été le pivot de la recherche, permettant de passer outre les discours officiels pour atteindre les pratiques réelles. Les chercheurs ont dû mettre en œuvre une stratégie de présentation de soi visant à réduire la distance sociale : se présenter comme un étudiant, figure neutre et curieuse, a permis de désamorcer la méfiance inhérente aux espaces de trafic.

Si Kienge-kienge (2011) s'appuyait sur la « stratégie de coca », notre démarche a nécessité une immersion plus ancrée dans les mœurs locales : la « stratégie de cuca ». Dans les buvettes improvisées, le partage de cette boisson devient un outil méthodologique d'observation participante (Whyte, 1943). C'est en habitant ces lieux de négociation, entre les confidences des transporteurs et les silences éloquents des agents, que l'on pénètre l'envers du décor frontalier. S'agissant de la stratégie de la langue (Kienge-kienge, 2011 : 124), la difficulté linguistique liée à l'usage prédominant du Kitshoko a été surmontée grâce à l'appui d'une personne ressource stratégique, un agent de brigade surnommé « chef coutumier », dont le rôle de médiateur a été déterminant pour décoder les implicites culturels et les arrangements informels.

Cette étude ne se contente pas de recenser des infractions ; elle analyse la frontière comme un espace de transaction permanente où la loi s'efface devant la coutume de l'échange. En faisant dialoguer les théories de l'étiquetage et les réalités socio-économiques du Kwango, cette recherche met en exergue que le contournement douanier à Shamaziamu est le produit d'une réaction sociale complexe. C'est dans ce jeu d'ombres entre l'Etat lointain et la frontière vivante que se dessine une nouvelle forme de justice locale, où la survie prime sur la règle, et où les criminologues, par leur immersion, deviennent des témoins d'une réinvention constante de la norme.

Pour rendre compte de cette complexité, la présente analyse s'articule autour de quatre axes majeurs. Dans un premier temps, elle revient sur l'épreuve du terrain, en analysant comment l'isolement géographique de « Kotakoli » impose aux chercheurs une rupture ontologique nécessaire à l'immersion. La deuxième partie est consacrée aux stratégies de présentation de soi, où est détaillé l'usage de l'identité d'étudiant et de la « stratégie de cuca » pour négocier l'accès aux récits des acteurs. L'étude dresse ensuite une typologie des pratiques de contournement, afin de démontrer comment la fraude se structure en une rationalité de survie organisée. Enfin, elle explore les mécanismes de la réaction sociale et l'hybridation des normes, en mettant en lumière le rôle pivot du « chef coutumier » et l'usage du Kitshoko comme outils de régulation d'un ordre social alternatif où la survie finit par primer sur la règle.

1. L'épreuve du terrain et l'accès à l'objet

1.1. La géographie de l'isolement (Le "Kotakoli"⁴)

L'accès au poste frontalier de Shamaziamu ne relève pas d'un simple déplacement logistique ; il s'agit d'une véritable transition socioculturelle que la criminologie permet d'analyser comme une phase de « détachement ». Pour les chercheurs, quitter le milieu urbain de Kikwit pour s'enfoncer vers Kahemba constitue une rupture avec les cadres normatifs de la centralité étatique. Le trajet, marqué par une « pénitence extrême », impose ce que les locaux nomment "Kotisa esprit" (élever son esprit). Cette expression n'est pas une simple métaphore : elle intime au voyageur l'ordre de délaisser ses réflexes de citoyen, habitué à la prévisibilité du droit et des services pour embrasser une réalité où l'aléa devient la règle. Comme le souligne Howard Becker (1963, p.102), « l'entrée dans un univers de déviance ou de marginalité exige une désocialisation des normes dominantes pour comprendre celles du groupe étudié ».

⁴ L'évocation de Kotakoli renvoie au célèbre centre d'entraînement commando du Nord-Ubangi en République Démocratique du Congo, réputé pour la rigueur extrême de sa formation où l'endurance physique et mentale est une condition de survie. Par extension métaphorique, le terme désigne ici un véritable parcours du combattant imposé par l'état de délabrement de la route : le voyageur, tel une recrue en plein exercice, doit braver les bourbiers et l'épuisement pour atteindre sa destination. Utiliser ce nom souligne que le trajet n'est plus un simple déplacement, mais une épreuve de force et un rite de passage où la souffrance devient le prix à payer pour réussir la traversée.

Le segment de 370 km surnommé "Kotakoli", en référence à l'épuisante formation militaire, agit comme un filtre sélectif. En l'absence de réseau de télécommunications et de structures de secours, les chercheurs basculent dans un univers de solidarité mécanique où la survie dépend du convoi et non de l'institution. Le récit de terrain est sans équivoque : « mokolo tolongwe toyebi mais mokolo toko koma kaka nzambe nde ayebi⁵ ». Cette incertitude temporelle et spatiale déconstruit la posture d'autorité des "savants" venus d'ailleurs pour le placer dans une situation de vulnérabilité partagée. Cette rupture est essentielle pour l'immersion : elle légitime les chercheurs aux yeux des acteurs frontaliers qui voient en eux des gens ayant « subi » la même réalité physique qu'eux, facilitant ce que les ethnographes appellent le "rapport" ou l'alliance de terrain.

Cette épreuve du trajet fonctionne comme une mise à nu des limites de la souveraineté étatique, où la route défoncée devient le premier agent de la réaction sociale. En criminologie, la réaction sociale commence souvent par la perception de l'inefficacité des institutions. Le "Kotakoli" est le témoin muet d'un Etat qui a cessé d'être un garant de mobilité pour devenir une abstraction lointaine. Les chercheurs ne se déplacent plus sur une infrastructure publique, mais sur une cicatrice géographique qui sépare le monde de la règle écrite de celui de la survie pratique. En acceptant de s'éloigner de leurs modes de vie des citoyens, les criminologues adoptent une posture de « déviance par immersion », s'alignant sur le rythme de ceux qu'ils étudient, rejoignant l'idée de Goffman (1961) sur l'adaptation secondaire dans les institutions ou les espaces fermés.

1.2. La défaillance infrastructurelle comme justification sociale

La déviance est souvent le produit d'un environnement où la norme officielle est rendue inapplicable par les conditions matérielles. A Shamaziamu, les 80 km de pénitence entre Batshamba et le pont Kwilu, ainsi que les ponts de fortune et la boue saisonnière, ne sont pas seulement des obstacles physiques ; ils sont les fondements d'une « zone de non-droit » perçue. La dégradation avancée des infrastructures symbolise l'abandon de l'Etat. Dès lors, une forme de neutralisation sociale au sens de Sykes et Matza (1957, p. 667) s'opère « par le déni de responsabilité », les citoyens se sentent moralement libérés de leur obligation de respecter la réglementation douanière puisque l'Etat échoue à remplir son contrat social.

Cette marginalité géographique devient un espace de liberté où l'économie informelle s'épanouit. L'absence de contrôle effectif dû à l'enclavement transforme la frontière en une marge active. Le contournement de la loi n'est plus vécu comme une transgression, mais comme une stratégie d'adaptation nécessaire. La difficulté d'accès justifie socialement l'existence de circuits parallèles : le transporteur qui risque son véhicule considère le paiement de taxes douanières pleines comme une extorsion supplémentaire. On observe ce que Lemert (1951) qualifie de déviance primaire, où l'acte transgressif est intégré dans les fonctions normales de la vie quotidienne sans pour autant altérer l'identité morale de l'individu, car la situation (la route impraticable) commande l'acte.

L'espace frontalier se transforme alors en une « garnison de la débrouille », où la réaction sociale face à la loi douanière est une forme de résistance passive mais structurée. La défaillance de l'infrastructure routière sert de socle à un discours de victimisation qui légitime la fraude. Ce glissement sémantique est déterminant : il déplace l'étiquette de « criminel » du fraudeur vers l'Etat lui-même, accusé de négligence.

1.3. Le récit de la première immersion

L'arrivée effective au poste frontalier marque le passage de l'isolement routier à une effervescence sociale paradoxale. Shamaziamu se révèle être un « espace vivant » qui contredit l'image de la zone morte. Cette première immersion met en lumière une économie de flux dont les marqueurs sont omniprésents : les poissons salés communément appelés Makwala, la bière Cuca, et les détergents traversant la ligne de démarcation, etc. Ces produits sont les signes visibles d'une porosité acceptée. L'économie, bien qu'informelle, possède ses codes et sa rigueur, illustrant la thèse de Roitman (2005) sur la régularisation des activités "illicites" en Afrique centrale.

Le paysage social est dominé par le flux des Toleka (vélos) et des porteurs, qui incarnent une logistique de la fourmi face à la lourdeur administrative. Ce fourmillement est le reflet d'une rationalité économique de proximité. En observant les cambistes improvisés et les négociations incessantes, nous avons perçu que la frontière n'est pas une barrière, mais une ressource. Sur place,

⁵ Le jour du départ est connu, seul Dieu connaît le jour d'arrivée.

la journée commence par la vérification des « jetons de pointage » pour les convois arrivés la nuit, révélant une organisation méticuleuse. Cette réalité quotidienne montre que la pratique déviante est normalisée par la répétition, illustrant le concept de normalisation du crime chez Durkheim, où l'acte devient une composante régulière de la structure sociale.

Cette immersion révèle que le contournement est une œuvre collective orchestrée. Le fourmillement observé est en réalité une horlogerie sociale où chaque acteur joue une partition précise. La réaction sociale n'est plus une exclusion du déviant, mais une inclusion du contournement dans la norme locale. Le "criminel" douanier n'existe pas à Shamaziamu ; il n'y a que des acteurs économiques navigants dans les mailles d'un filet que la géographie a déchiré. L'intelligence tactique prime sur la conformité. Cette immersion permet de comprendre les logiques internes du groupe, ses solidarités et ses conflits, loin des jugements moraux hâtifs. La section suivante explore la dimension microsociologique de l'enquête. En s'appuyant sur les théories de l'interactionnisme symbolique, il sera question d'analyser comment les chercheurs négocient leur place dans un milieu où la méfiance est une règle de survie.

2. Stratégies de neutralisation et identité des chercheurs

2.1. Le choix d'une identité non menaçante

Dans un espace frontalier comme Shamaziamu, où les activités de contournement sont la norme, l'arrivée d'un étranger déclenche immédiatement des mécanismes de défense. Le choix de se présenter comme « étudiant » constitue une stratégie de gestion de l'impression, au sens d'Erving Goffman (1956). Contrairement à la figure de l'enquêteur ou de l'inspecteur, qui incarne la menace de la réaction sociale formelle (sanction, rapport, arrestation), l'étudiant occupe une position basse dans la hiérarchie du pouvoir. Il est perçu comme celui qui « ne sait pas » et qui vient pour « apprendre », ce qui désarme la suspicion des acteurs locaux.

L'identité d'étudiant renvoie à une figure socialement neutre et curieuse, mais non inquisitrice. En adoptant cette posture, le chercheur neutralise la méfiance des commerçants et des agents douaniers qui craignent l'infiltration. D'après Howard Becker (1963), pour accéder aux cultures déviantes, le chercheur doit minimiser son rôle de représentant de l'ordre moral. A Shamaziamu, cette étiquette d'étudiant permet d'éviter d'être perçu comme un agent de contrôle dissimulé. Elle crée un espace de dialogue où les acteurs acceptent de dévoiler leurs pratiques sans crainte d'un étiquetage immédiat comme « criminels ».

Cette stratégie permet d'inverser le rapport de force habituel : l'acteur de terrain devient le maître qui explique la réalité, et l'étudiant devient l'élève qui reçoit l'information. Cette asymétrie inversée favorise la libération de la parole. Cette présentation a permis d'éviter les barrières psychologiques liées aux questions sensibles sur les taxes. En ne se posant pas comme un juge, nous avons permis aux acteurs de justifier leurs pratiques de contournement non comme des délits, mais comme des nécessités techniques, facilitant la collecte de données brutes et non filtrées par la peur.

2.2. Le baptême social : "batu ya mayele"

L'intégration dans le tissu relationnel de Shamaziamu ne se décrète pas, elle se gagne au fil des interactions quotidiennes. L'attribution du surnom "batu ya mayele" (les hommes intelligents ou ceux qui réfléchissent) marque le passage des étrangers au statut des membres acceptés, bien qu'observateurs. En criminologie, ce baptême est le signe que la communauté a cessé de percevoir les chercheurs comme un élément exogène perturbateur. Ce surnom signifie que les étrangers commencent à être reconnus, identifiés, inscrits dans le tissu relationnel local.

Cette reconnaissance sociale est la condition sine qua non de la validité des données. Sans cette intégration, les chercheurs n'accéderaient qu'à la "façade" (Goffman, 1956) des interactions frontalières : les discours officiels et les simulacres de conformité. Le surnom batu ya mayele agit comme un sauf-conduit symbolique. Il témoigne d'une forme d'intelligence émotionnelle et tactique de la part des chercheurs, capables de naviguer dans un milieu « communautarisé » où l'anonymat est souvent perçu comme suspect. En étant nommé, les chercheurs deviennent prévisibles pour le groupe, ce qui réduit le stress lié à leur présence.

L'analyse de cette intégration montre que la validité scientifique en milieu difficile repose sur la proximité. En devenant une figure familière, les chercheurs peuvent observer ce que William Foote Whyte (1943) appelait les « structures sociales de quartier

». A Shamaziamu, cela signifie être présent lors des moments de tension, lors des contrôles ou des moments de détente après le passage des convois. Le baptême social transforme l'observation en une expérience partagée. C'est à ce moment précis que les acteurs cessent de jouer un rôle devant les étudiants pour agir selon leurs routines réelles, garantissant l'authenticité des observations sur le contournement douanier.

2.3. La métaphore de la bière « cuca »

L'un des apports de cette immersion est le développement de la stratégie de la bière "cuca" comme outil méthodologique. Partager cette bière emblématique de la frontière n'est pas un simple acte de convivialité, c'est une technique d'observation participante biface. La métaphore est riche : de la même manière que certains acteurs de la frontière peuvent utiliser une canette pour masquer un autre contenu, les chercheurs endossent les formes visibles de la conformité culturelle locale (boire la bière cuca, s'asseoir dans les buvettes) tout en conservant leur posture analytique interne (le regard des criminologues).

S'asseoir dans les buvettes improvisées pour « partager une cuca » permet d'accéder aux espaces de parole informels, là où les récits de fraude et de négociation se racontent le plus librement. La boisson devient un « médiateur social, un outil d'accès aux récits et aux représentations ». En participant à ces rites de consommation, les chercheurs réduisent la distance sociale. Ils s'inscrivent dans ce que l'anthropologie appelle la "commensalité", créant un climat de confiance nécessaire à l'aveu des pratiques illicites. Refuser ces moments aurait renforcé la distance et marqué une supériorité académique rédhitoire.

D'un point de vue méthodologique, la bière « cuca » illustre la tension permanente entre immersion et distanciation. Les chercheurs doivent être « dedans » pour voir, mais rester « dehors » pour analyser. Cette double identité est le cœur de la démarche ethnocriminologique : accepter de se fondre dans le décor frontalier (endosser l'apparence de la canette) pour mieux saisir les dynamiques profondes de la réaction sociale face à la loi (le contenu analytique). La buvette devient alors le véritable bureau des criminologues, un lieu où la norme se délie et où les logiques de survie s'expliquent sans fard, entre deux gorgées de la boisson qui unit tous les acteurs de Shamaziamu.

La section subséquente s'immerge au cœur des mécanismes de l'illégalité apparente pour en révéler la structure sociale. A Shamaziamu, le contournement n'est pas un chaos, mais une pratique ordonnée, presque ritualisée, que nous analysons sous l'angle de la sociologie de l'action.

3. Sociologie des pratiques de contournement

3.1. Typologie des tactiques

L'observation prolongée à Shamaziamu permet de dresser une typologie des pratiques de contournement, lesquelles ne sont pas des actes erratiques mais des réponses construites face à la contrainte douanière. Nous distinguons d'abord la ruse technique, qui repose sur l'asymétrie d'information entre l'usager et l'agent. Elle se manifeste par la sous-déclaration des marchandises (minorations de valeur ou de quantité) et la dissimulation partielle au sein de cargaisons mixtes. Ces tactiques rappellent les « techniques de neutralisation » de Sykes et Matza (1957) : l'acteur ne nie pas la règle, il en manipule l'application pour réduire le coût de la transaction légale sans rompre totalement le contact avec l'institution.

A cette ingéniosité technique s'ajoute la ruse géographique, soit le recours aux « pistes de secours » ou voies de contournement évitant physiquement le poste officiel. Ici, la frontière est traitée comme un espace poreux dont la maîtrise topographique appartient aux locaux. Le franchissement par des sentiers dérobés, souvent à pied ou à l'aide de Toleka (vélos), transforme la ligne de démarcation en un tamis. Ces pratiques s'inscrivent dans une connaissance fine des marges du système. La géographie devient un outil de résistance passive, où l'espace physique est mobilisé pour invalider la surveillance administrative.

Ces deux formes de ruse ne relèvent pas nécessairement d'une criminalité organisée au sens classique du terme. Elles s'apparentent davantage à ce que Michel de Certeau (1980) appelle des « tactiques » : des ruses de gens ordinaires qui, ne disposant pas d'un lieu de pouvoir (le droit), braconnent dans le territoire de l'autre (l'Etat). A Shamaziamu, le commerçant qui cache quelques cartons de détergents sous des sacs de maïs n'exécute pas un plan criminel complexe ; il optimise ses chances de survie dans un environnement où la taxe intégrale est perçue comme un obstacle infranchissable à la rentabilité.

3.2. Les transactions informelles

L'un des enseignements majeurs de l'immersion est que le contournement ne constitue pas une rupture brutale avec l'autorité, mais plutôt une forme de négociation permanente. A Shamaziamu, le dialogue entre transporteurs et agents douaniers est la clé de voûte du système. Il existe une « norme pratique⁶» (Jean-Pierre Olivier de Sardan, 2008) qui s'installe dans les zones grises de l'administration. La transaction informelle permet de stabiliser les attentes de part et d'autre : l'agent maintient un semblant de contrôle et de prélèvement, tandis que le transporteur obtient une réduction « négociée » de ses coûts de passage.

Cette dynamique illustre parfaitement la théorie de la réaction sociale : la déviance n'est pas réprimée de manière binaire (arrêt ou passage), elle est gérée. L'arrangement informel devient un mode de régulation hybride. Lors des interactions observées, le langage non-verbal, les silences et les allusions jouent un rôle prépondérant. Les pratiques corruptives ou l'arrangement n'est pas vécu comme une pathologie du système, mais comme son lubrifiant indispensable. L'agent et l'utilisateur co-construisent une réalité où la règle officielle sert de base de négociation plutôt que de cadre rigide.

Cette « sociabilité de la frontière » crée un équilibre fragile. Le contournement est alors une forme de compromis social : l'Etat (à travers ses agents locaux) ferme les yeux sur une partie de la fraude pour éviter une révolte sociale ou une paralysie totale de l'économie locale, tandis que les acteurs acceptent de payer une redevance informelle pour sécuriser leur activité. A ce stade, la déviance est « fonctionnelle » au sens durkheimien : elle permet au système frontalier de continuer à fonctionner malgré l'inadaptation des lois centrales aux réalités périphériques.

3.3. La rationalité de la survie

Pour comprendre les pratiques de Shamaziamu, il faut impérativement décentrer le regard juridique pour adopter une perspective de rationalité sociale. Ce que le code des douanes qualifie de « fraude » est perçu localement comme une nécessité vitale. Face à une pression fiscale jugée injuste car déconnectée des services rendus (absence de routes, de réseau, de secours), le contournement devient un acte de légitime défense économique. La rationalité de la survie supplante la rationalité légale.

Cette perception repose sur une éthique de la subsistance. Le commerçant explique souvent qu'il « ne pourrait pas supporter l'intégralité des taxes » sans mettre la clé sous la porte. Dans ce contexte, la réaction sociale de la communauté est protectrice envers le fraudeur. Ce dernier n'est pas stigmatisé ; il est souvent admiré pour son courage face aux aléas du "Kotakoli". Nous sommes face à ce que la criminologie critique appelle le « crime de survie », où l'acte transgressif est la réponse directe à une violence structurelle (l'enclavement et la pauvreté).

En peu de mots, la sociologie des pratiques à Shamaziamu révèle une inversion des valeurs : la conformité absolue à la loi douanière serait une forme de suicide économique, tandis que le contournement est la preuve d'une adaptation réussie. Le "crime" économique est dépouillé de sa charge morale négative pour devenir une compétence sociale. En faisant dialoguer les contraintes structurelles et les stratégies individuelles, cette étude démontre que la frontière est le lieu où se réinvente quotidiennement la limite entre le permis et l'interdit, sous l'impulsion irrésistible du besoin de vivre. La dernière section de cette étude s'attache à analyser la rencontre entre la structure étatique et la culture locale. A Shamaziamu, la réaction sociale n'est pas un bloc monolithique de répression ; elle est une force malléable qui s'adapte, se traduit et se réinvente à travers des figures d'autorité hybrides et des codes linguistiques impénétrables.

⁶ Le concept de « norme pratique », théorisé par Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008), désigne l'ensemble des règles informelles et des régulations tacites qui orientent les comportements des acteurs de l'ombre, en décalage avec les normes officielles ou prescriptives. Contrairement à la déviance ou au simple chaos, ces normes constituent une structure cohérente et partagée, permettant de naviguer dans les failles des institutions, par exemple, en transformant un acte de corruption ou un arrangement de gré à gré en une pratique sociale routinière et acceptée. Dans le contexte d'une frontière ou d'une administration, l'analyse des normes pratiques permet de saisir la « gouvernance réelle » au-delà des règlements théoriques, révélant comment les agents et les usagers négocient quotidiennement leur survie et leur autorité.

4 : La réaction sociale et l'hybridation des normes

4.1. Le rôle du "chef coutumier" (Agent de brigade douanière)

L'une des figures les plus fascinantes de l'immersion à Shamaziamu est cet agent de brigade douanière localement baptisé « chef coutumier ». Ce titre, bien que symbolique, illustre une hybridation profonde des fonctions. L'agent de contrôle est normalement le bras séculier de la loi ; ici, il devient un pivot entre l'administration formelle et la communauté. Son double statut lui permet de naviguer dans ce que Pierre Bourdieu (1993) appellerait un « champ de forces » contradictoires : il doit représenter l'Etat tout en étant une figure respectée et intégrée localement car ayant duré dans la communauté.

L'agent « chef coutumier » ne se contente pas d'appliquer la règle ; il la traduit socialement. Son rôle de protecteur symbolique pour les chercheurs a été capital : sa présence légitimait l'enquête et rassurait les acteurs du contournement. En tant que médiateur de l'informel, il sait quand fermer les yeux et quand exercer une pression symbolique. Cette posture démontre que la réaction sociale institutionnelle s'adapte au contexte local pour rester supportable. Si l'agent appliquait la loi à la lettre, il perdrait sa légitimité sociale et risquerait de rompre l'équilibre fragile de la frontière. Son autorité repose moins sur son uniforme que sur sa capacité à gérer les zones grises du système.

Cette fonction de médiateur est une réponse directe à l'éloignement de l'autorité centrale. Dans un espace où l'Etat est physiquement absent, l'agent de brigade devient la seule incarnation de la loi, mais une loi humanisée, négociée et coutumière. Il ne traduit pas seulement les mots, mais aussi les intentions et les implicites culturels. Il est l'architecte d'une gouvernance hybride où la norme étatique est digérée par les réalités du terroir pour permettre une coexistence pacifique entre contrôleurs et contrôlés.

4.2. Le langage comme outil de fermeture du groupe

La réaction sociale face à l'autorité centrale s'exprime également par une résistance linguistique. A Shamaziamu, le Kitshoko domine les échanges. Si le français ou le lingala sont utilisés pour les interactions administratives officielles (la façade), le Kitshoko est la langue de la confiance, de la négociation et du contournement (les coulisses). Cette barrière linguistique fonctionne comme un outil de fermeture du groupe : elle permet aux acteurs locaux de communiquer de manière opaque devant les représentants du pouvoir central ou les étrangers non-initiés.

L'usage du Kitshoko crée une asymétrie de pouvoir en faveur des locaux. Les nuances, les expressions idiomatiques et les sous-entendus servent à coordonner les pratiques de contournement sans que la hiérarchie administrative puisse en saisir la substance. Cette langue de résistance rejoint le concept de « transcriptions cachées » de James C. Scott (1990, p.46) : un discours de résistance qui se tient hors de portée de ceux qui dominent. Pour les chercheurs, l'accès à ces informations sensibles a été initialement limité par cette barrière, rendant indispensable l'intermédiation de l'agent de brigade.

Le langage devient un rempart contre l'étiquetage extérieur. En parlant Kitshoko, les commerçants et transporteurs de Shamaziamu réaffirment leur appartenance communautaire et excluent symboliquement l'autorité centrale de leurs transactions réelles. La langue n'est pas seulement un outil de communication, c'est une arme tactique qui sécurise l'économie informelle. Elle permet de maintenir une frontière invisible, mais hermétique, entre le discours officiel de conformité et la pratique réelle de la débrouille.

4.3. Déviance ou norme locale ?

A Shamaziamu, l'analyse de la réaction sociale aboutit à un constat paradoxal : le processus d'étiquetage est inversé. Selon la théorie d'Howard Becker, la déviance est une création de la société. Dans ce microcosme frontalier, la déviance ne consiste pas à contourner la taxe, mais à vouloir appliquer la règle à 100%. Celui qui suivrait scrupuleusement chaque procédure douanière sans négociation serait perçu par la communauté comme un individu suspect, voire dangereux (« mutu ya mabe »), car il mettrait en péril l'économie locale et les équilibres sociaux.

Le "vrai" déviant à Shamaziamu, c'est le rigoriste. Celui-ci s'expose à une réaction sociale négative : marginalisation, critiques, ou refus de solidarité. A l'inverse, le fraudeur habile, est le sujet normal et valorisé. La norme locale a ainsi absorbé l'illégalisme pour en faire un mode de vie légitime. Nous assistons à une transmutation de l'étiquette : ce que l'Etat appelle fraude, la communauté

l'appelle « travail » ou « survie ». L'acte déviant n'est donc plus le produit d'une transgression de la loi, mais le résultat d'une inadaptation à la réalité du terrain.

La frontière de Shamaziamu impose une relecture des concepts de la criminologie classique. La « norme » n'est pas ce qui est écrit dans le Code des Douanes, mais ce qui permet au groupe de subsister. L'hybridation des normes crée une régulation sui generis où l'agent de l'Etat devient un chef coutumier, où la langue locale sert de bouclier, et où le respect strict de la loi devient la véritable anomalie. Comprendre Shamaziamu, c'est accepter que dans les marges de l'Etat, la réaction sociale ne défend pas la loi, elle défend la vie.

Conclusion

L'étude de l'immersion des criminologues au poste frontalier de Shamaziamu révèle que la frontière est bien plus qu'une ligne de démarcation administrative ; elle est un espace de résilience sociale active. Tout au long de cette immersion, nous avons observé comment les acteurs locaux (commerçants, transporteurs et agents) transforment la contrainte géographique et l'isolement en une ressource. La synthèse de nos observations montre que le contournement de la réglementation douanière n'est pas un acte de délinquance gratuite, mais une réponse structurée à une situation d'abandon infrastructurel.

La frontière fonctionne comme un laboratoire où s'élabore un ordre social hybride. La synthèse des tactiques (ruse technique et géographique), l'intégration des chercheurs sous l'identité de batu ya mayele et la médiation du « chef coutumier » démontrent que la survie collective prime sur la rigueur légale. Shamaziamu n'est pas une zone d'anarchie, mais une zone de régulation alternative où la solidarité mécanique et l'intelligence tactique permettent de maintenir un flux vital de marchandises dans un environnement hostile. La résilience réside dans cette capacité à habiter la norme étatique tout en la contournant pour la rendre compatible avec les impératifs de la vie quotidienne.

Cette recherche ouvre un débat décisif sur les politiques publiques en zones frontalières marginalisées. Elle met en lumière l'échec de l'approche répressive classique dans des espaces où l'Etat est physiquement absent mais fiscalement présent. Vouloir imposer une rigueur douanière absolue sans offrir en contrepartie les infrastructures de base (routes praticables, sécurité, réseaux de communication) est perçu par la population comme une forme d'injustice structurelle. La réaction sociale de rejet de la taxe est donc proportionnelle à la défaillance des services régaliens.

L'ouverture théorique suggère que pour réduire la fraude, il ne faut pas nécessairement augmenter le nombre d'agents de brigade ou durcir les sanctions, mais plutôt restaurer le contrat social. Tant que le « Kotakoli » restera une épreuve de force pour les transporteurs, le contournement restera une nécessité morale. Il faudrait repenser la frontière non plus comme un filtre policier, mais comme un pôle de développement. Sans investissement dans la « présence physique » de l'Etat (les routes), sa « présence fiscale » sera éternellement perçue comme une prédation, entretenant ainsi le cycle de l'informalité.

Cette expérience d'immersion a profondément transformé le regard des chercheurs. Partir pour Shamaziamu avec une approche académique classique, c'était risquer de ne voir que des "infractions". Cependant, l'usage de la « stratégie de la bière cuca » et le partage de la vie des frontaliers ont imposé une rupture épistémologique. Les regards des criminologues se sont déplacés de l'acte (la fraude) vers l'acteur (le survivant).

L'immersion a appris aux chercheurs que la neutralité n'est pas l'indifférence, mais la capacité à comprendre la rationalité de l'autre sans le juger. En devenant, pour un temps, membres de cette communauté de frontière, les criminologues ont pris conscience de la plasticité de la morale sociale. On ne revient pas de Shamaziamu avec des certitudes juridiques, mais avec une compréhension fine des mécanismes de la dignité humaine face à la précarité. Cette étude confirme que la vérité criminologique ne se trouve pas dans les codes de lois poussiéreux des ministères, mais sur les pistes boueuses de Kahemba, là où la loi se négocie chaque jour au rythme des vélos Toleka et des verres de « cuca » partagés.

Références

- [1]. Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Le Seuil.
- [2]. Becker, H. S. (1963). *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*. New York: Free Press.
- [3]. Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris : Le Seuil.
- [4]. De Certeau, M. (1980). *L'invention du quotidien. Vol. 1 : Arts de faire*. Paris : Union générale d'éditions.
- [5]. Goffman, E. (1956). *The presentation of self in everyday life*. University of Edinburgh Social Sciences Research Centre.
- [6]. Goffman, E. (1961). *Asylums: essays on the social situation of mental patients and Other Inmates*. Garden City, NY: Anchor Books.
- [7]. Kienge-Kienge, R. (2011), *Le contrôle policier de la délinquance des jeunes à Kinshasa. Une approche ethnographique en criminologie*, Louvain-la-Neuve/ Kinshasa, Academia-Bruylant / Editions Kazi.
- [8]. Lemert, E. M. (1951). *Social Pathology: A Systematic Approach to the Theory of Sociopathic Behavior*. New York: McGraw-Hill.
- [9]. Nzampungu, J. (2023), *les effets de la médiatisation des faits divers criminalisés sur les proches des protagonistes : analyse des mécanismes de stigmatisation et de réorganisation identitaire, mémoire, DEA, Criminologie, Unikin*.
- [10]. Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation en sciences sociales*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.
- [11]. Olivier de Sardan, J.-P. (2021). *La revanche des contextes. Des mésaventures de l'ingénierie sociale en Afrique et au-delà*. Paris : Karthala, coll. « Hommes et sociétés ».
- [12]. Roitman, J. (2005). *Fiscal disobedience: An anthropology of economic regulation in Central Africa*. Princeton: Princeton University Press.
- [13]. Scott, J. C. (1990). *Domination and the arts of resistance: hidden transcripts*. Yale University Press.
- [14]. Sykes, G. M., & Matza, D. (1957). "Techniques of neutralization: a theory of delinquency". *American Sociological Review*, 22(6), 664-670.
- [15]. Whyte, W. F. (1943). *Street corner society: the social structure of an italian slum*. Chicago: University of Chicago Press.